

XYZ. La revue de la nouvelle

Le chocolat

François Piazza



Numéro 53, printemps 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4696ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Piazza, F. (1998). Le chocolat. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (53), 23–34.

Le chocolat

François Piazza

*Pour Anne Dandurand,
en écoutant Watermark, d'Enya.*

 'était la guerre et j'avais sept ou huit ans. En ce temps-là, nous, les enfants — les J2 comme on disait à cause des cartes de rationnement — avions droit tous les deux mois à une tablette de dix barres en chocolat. Le jeudi, jour sans école alors, ma mère me donnait pour le goûter de quatre heures une barre. Sans pain, il allait de soi : dans les temps de pénurie, les bonnes choses arrivaient rarement par paires !

C'était journée de gala ! Avec mon couteau je découpais la portion en petits morceaux. Je commençais par les miettes et les éclats que je ramassais avec mon doigt mouillé de salive. Ah ! la joie du doigt léché ! La première saveur était toujours la meilleure mais la plus brève aussi. Ça goûtait plus le cacao que le chocolat, plus amer que sucré avec, en arrière-fond, un soupçon de café, autre produit de rêve en ce temps-là ; peut-être parce que la tablette venait d'Italie, où on met du café partout. Puis, après des intervalles de plus en plus courts malgré l'envie que j'avais de les prolonger, faisant ainsi l'apprentissage du désir, j'en mettais un morceau sous la langue pour qu'il fonde plus lentement.

Nous habitions une grande maison de huit étages, peuplée surtout de femmes et d'enfants. Les hommes jeunes étaient rares : la guerre en était friande. Ils étaient presque tous combattants, morts ou prisonniers. Au cinquième étage vivait la vieille comtesse, dans un appartement « moderne » pour le temps, donc étriqué : outre une cuisinette et une chambre de bain pour nain, deux pièces encombrées dont l'une servait à la visite et aux

repas. On s'y encastrait entre deux armoires, une desserte et un vaisselier autour d'une table en noyer : le tout encombré d'objets. La deuxième était la chambre : « mon prrrivé », comme disait la comtesse, qui roulait les *r* ; autour du lit toujours fait mais recouvert de coussins aux broderies fanées, dans l'espace laissé par une armoire à panneaux ornée d'un fronton et d'une coiffeuse encombrée de mille riens qui me fascinait à cause de son miroir ovale et pivotant, les murs étaient constellés de photos et de tableaux.

Quelques-uns sont restés ancrés dans ma mémoire. Dans leurs cadres dorés, deux moustachus en grand uniforme. L'un, tout blanc, moustaches en croc, l'air altier, la main sur son épée, « Sa Majesté impèrrriale Frrrançois-Joseph ! » disait la comtesse avec respect ; l'autre, assis face à sa femme, « Sa Majesté Charles », ajoutait-elle avec un ton plus nuancé. Deux preuves de sa gloire : elle avait été dame de compagnie à la cour de ces deux empereurs d'Autriche-Hongrie. Disparu depuis peu — à peine vingt ans ! — ce pays était déjà mythique pour l'enfant que j'étais, tout autant qu'aujourd'hui. N'eût été de Sissi et des films qu'on a brodés sur le sujet, qui s'en souviendrait ? Mais quelqu'un qui a vécu — « Je les ai trrrès bien connus », disait-elle avec, comme disait ma mère, un air d'en avoir deux ! — avec deux empereurs, ça ne court pas les rues ! Ça tenait du conte de fées. Encore que, dans le genre, le temps — hélas pour elle ! — l'ayant ravagée, elle ressemblait plus à la fée Carabosse qu'aux fées de Walt Disney. Malgré cela, ça m'en imposait !

Enfin, au-dessus du lit, une grande esquisse. Au premier plan, entre une jambe repliée et l'autre allongée un sexe de femme moussu couronné par une main aux doigts repliés. Dans la perspective, au delà des seins lourds, se perdait le visage penché sur le côté, les lèvres entrouvertes, les yeux fermés estompés. Quand je le vis pour la première fois, ce tableau me troubla. Non par ce qu'il montrait : dans les pays méditerranéens, il y a une culture de la promiscuité où les corps et la sexualité, tout comme la mort, font partie du quotidien. Mais pour ce qu'il

exprimait. Je savais les corps, je ne les connaissais pas : pourquoi l'artiste avait-il dessiné une femme prête à se gratter « la figue » (ou « la craquette »), comme on dit là-bas ? Il y avait dans ce geste intime un secret qui, sur le coup, m'échappa... Longtemps après, je découvris la gravure issue de l'étude : c'était *Femme se donnant de la joie*, d'Egon Schiele.

Madame la comtesse avait échoué ici, après bien « des malheurs ». De grande noblesse hongroise (elle avait un nom terminé en *y*), la Grande Guerre lui avait enlevé tous ses biens-fonds. Le jeu s'était chargé de lui ôter le reste. Elle recevait, je ne sais de qui, une maigre pension qui ne lui suffisait pas. Elle arrondissait les débuts et les fins de mois en jouant de la cithare hongroise à la terrasse des cafés. Outre que l'instrument n'était déjà pas très courant, sa virtuosité était prodigieuse : ses deux mains décharnées semblaient juste effleurer la table d'harmonie à toute vitesse pour en tirer des sons prodigieux, attirant des dons généreux. En public, elle jouait souvent *Le Beau Danube bleu*, de Johan Strauss, parce qu'on le connaissait, mais jamais en privé : « Straouss je n'aime pas. Facile, vulgaire ! Mais... *Primum vivere!* »

Je ne sais plus très bien comment cela s'amorça. Nous avons d'abord voisiné de façon intermittente. Faut dire que sa noblesse d'Empire impressionnait tous les habitants de la maison. On lui donnait du « madame la comtesse » « gros comme la fesse » comme on dit là-bas. Malgré sa laideur, ou peut-être à cause d'elle, elle me fascinait. Petit à petit, d'escalier en palier, de bonjours en palabres sur la couleur et la dureté des temps, nous nous sommes apprivoisés. Enfin j'ai fini par aller chez elle où, attablé les coudes en avant, le menton appuyé sur les mains croisées, devant un « café » d'orge grillé, je passais la plupart de mes fins d'après-midi, après l'école, à l'écouter me raconter l'Autriche-Hongrie. Le tout avec la bénédiction de ma mère qui, en bonne prolétaire, admirait les princesses et voyait en cette dame dans la soixantaine une grand-mère de substitution. De plus, ne revenant à la maison que vers les sept heures du

soir, elle préférait me savoir fréquentant la noblesse que les bandes de gamins du parc d'à côté. Ce que je faisais aussi mais... Comme dit Kipling, c'est une autre histoire...

Un jeudi après-midi, après avoir dégusté en catimini les autres morceaux — manger du chocolat était un plaisir dissimulé qui ne se partageait pas! —, tandis que madame la comtesse me fascinait en me décrivant les bords du Prater qui coulait devant le palais impérial (je m'y voyais presque!), machinalement je sortis le dernier morceau qui traînait dans ma poche, enrichi de poussière, pour l'enfouir sous ma langue. Ayant vu le geste, madame la comtesse voulut savoir ce que je mangeais là. Lui ayant expliqué, non sans quelque gêne, mon manège du jeudi, sa réaction me surprit: «Comme tu es sensuel! C'est trrrrès bien, mon petit Henri! Tu serras heurrrreux dans la vie parce tu sais prrrrolonger plaisir!» me dit-elle en souriant avec, dans ses yeux cernés de fard, comme un reflet joyeux.

Elle enchaîna sur Vienne, cité du chocolat. Ah! les fins d'après-midi d'été, pas très loin d'où nous étions avant l'interruption, qu'elle avait passées à la *Schokolatererei* de l'impératrice! La nostalgie la transfigura. Quant à moi, j'en étais béat: l'invocation de ces gâteaux à la frangipane (rien que le mot, tiens, j'en salive encore!), garni de crème Chantilly (j'en avais entendu parler avec gourmandise par ma mère, ça devait être bon!) et de crème aux marrons, accompagnés d'une tasse de chocolat chaud recouvert de crème et saupoudré de café ou de cacao, c'était pour moi une vision du Paradis!

Il faut dire qu'en ce temps-là, ajouta-t-elle, on faisait du bon chocolat. Du noir, pas de ces saletés noyées dans le lait ou la graisse! Tout le monde l'aimait, même et surtout Schatzli¹, le chien bouvier de la princesse Élisabeth de Goldstein, sa copine de jeunesse. Quelquefois, quand il faisait trop chaud, les deux amies allaient finir le gâteau dans leurs chambres du Palais. «Alors avec Schatzli, on jouait à "petit chat". On mettait crème

1. *Schatzli* veut dire «petit trésor», c'est l'équivalent de «chéri» en français.

chocolat sur “petit chat”, et Schatzli devait laver “petit chat” avec sa langue. Quand “petit chat” ronronnait de joie, le jeu était fini et on donnait le reste du gâteau à Schatzli. » Je comprenais le chien : quand le chocolat est rare, on peut caresser l'ennemi héréditaire. Ce jour-là, on en resta là....

Quelques jours après, en sortant de l'école, je me rendis directement chez madame la comtesse : j'avais envie d'un grand bol de café (d'orge !) chaud car il faisait froid, et maman n'était pas là. Elle était en train de jouer une musique nostalgique aux sons étirés. Elle m'ouvrit la porte avec son « Entrre petit Henrri ! » traditionnel. Après les propos d'usage (santé, temps et approvisionnement, prémices de toute conversation en ce temps-là), avec un sourire en coin madame la comtesse m'annonça : « Petit Henrri, grrrande nouvelle ! J'ai barrrettes de chocolat ! » L'eau me vint à la bouche instantanément : si elle m'en parlait, c'était que...

« Grrand secret pour toi et moi ! Pas un mot, même à ta mèrrrrre ! » Pour ça, elle pouvait y compter ! Si j'avais eu le malheur d'en rapporter à la maison, elle aurait été capable de me le prendre pour l'échanger contre du beurre ou du savon ! « Chocolat rrien que pour nous deux ! Mais d'abord jouer jeu petit chat »

L'offre ne m'étonna pas : en temps de pénuries on n'a rien pour rien. Le troc, l'échange, allaient de soi, le marché noir était de règle autour de moi. Mais je ne me voyais pas lécher un chat (pouah !) et, de toutes façons, elle n'en avait pas, mais...

« N'aie pas peur ! Jeu gentil et le chocolat est suisse ! »

Le chocolat suisse faisait partie de la grande mythologie de l'avant-guerre. En goûter avant de mourir était une de mes ambitions ! Pour ce faire, j'étais prêt à subir toutes les épreuves, comme le prince Éric². « Je n'ai pas peur ! Je suis prêt, madame la comtesse ! »

Elle disparut un instant dans sa chambre, puis revint me chercher. Me prenant par la main, elle m'amena dans son

2. *Les aventures du Prince Éric*, publiées par les éditions scouts Signe de Piste furent le best-seller en Europe de la littérature enfantine : il s'en vendit quatre millions d'exemplaires dans les années quarante.

«privé». Deux petites lampes blondissaient la pénombre : l'une arrosait la tête de lit, l'autre, en applique, éclairait le bas du lit et une partie de la coiffeuse dont la glace ovale devenait un œil dans lequel les portraits du mur d'en face s'estompaient.

Nous nous assîmes côte à côte un moment sur le bord du lit. Intimidés et hésitants avant de franchir... «Je t'aime beaucoup, petit Henrrri», me dit-elle avec tant de tendresse dans la voix que je la crus sans peine. «Moi aussi», murmurai-je la tête à demi penchée. Elle me déposa lentement un baiser sur la joue «Je sais ! Mais chut ! Tendrrrrresse chez l'homme ne se montre pas ! On joue ! Toi Schatzli, moi petit chat.»

Je m'en doutais mais j'eus un haut-le-cœur. Lui lécher la figure couverte de crème et de poudre de riz ? Elle m'avait compris. En riant : «Non, pas lécher figure ni vieille peau. Juste chocolat ! J'ai caché barre sur moi : à toi de trouver...» Puis elle se cala dans les coussins du lit, la tête haute, les jambes en ciseaux couvertes par la grande robe plissée en éventail.

Par où commencer ? Timidement, je partis du bas d'un bras, tâtant çà et là, appuyant un peu plus chaque fois avant d'arriver à l'épaule. Elle avait un col Claudine : en passant mes doigts dessous, je sentis la tiédeur du cou : cela me troubla. Elle me regardait d'un air que je ne lui connaissais pas : joyeux mais... J'hésitais, le geste suspendu.

«Continue... Plus bas !»

Plus bas c'était... Je pris un grand souffle et glissai doucement mes doigts en effleurant le tissu vers le sein. À notre âge, c'était ce qui nous fascinait le plus : le sein faisait la femme, et donc l'étranger dans ces temps où nous étions élevés garçons et filles séparés. Je ne pus résister à l'envie de palper le mystère. D'abord du bout des doigts, puis voyant qu'elle ne disait rien et que sa respiration s'accélérait, en crispant la masse molle et élastique qui semblait fuir sous l'étoffe. Une idée fulgura dans ma tête : et si elle avait mis du chocolat sur la pointe de ses seins pour que je la tète comme un bébé ? Enhardi, et en quelque sorte en terrain conquis, je voulus défaire le premier bouton.

« Non, pas ça ! » Puis avec un ton de regret : « Ils sont trop laids ! Le chocolat n'est pas là. » Poussant ma main vers le bas : « Plus bas, Schatzli, plus bas. »

Je frémissais sans trop savoir pourquoi. J'avais peur et envie de m'aventurer vers, ou plutôt près, de la masse ronde qui annonçait la fente enfouie sous le tissu. Ma main y glissa mais au dernier moment bifurqua vers la cuisse : le souffle me manqua un instant : toujours entre la peur et l'envie. Un coup d'œil à madame la comtesse. Elle me souriait les lèvres serrées ; sous les étoffes, la jambe durcissait. Je palpai le genou, sans conviction. Puis plus bas, les coutures du volant. Rien. Je me tournai vers madame la comtesse : « Ça doit être de l'autre côté ? » Le sourire crispé, elle prit une grande respiration puis : « Pourquoi pas dessous ? » Une bouffée d'excitation et de crainte à la fois me gonfla d'un seul coup : « Je peux ? » « C'est le jeu, Schatzli ! »

Je soulevai lentement le pan de la robe, découvrant le volant d'un jupon blanc bordé de dentelles au jour desquelles on voyait le jaune fané d'un autre jupon en caraco. J'avançai l'autre main entre les vêtements : l'air y était tiède et le toucher fin. Cela m'exaspéra, je ne sais pas pourquoi. Puisque ça fait partie du jeu, je vais te la mettre nue, moi ! Et je rabattis d'un coup sec les jupons sur sa poitrine.

Dessous elle était nue. Je glissai mes mains sur les cuisses douces et vis enfin le sexe épilé. Entre les grandes lèvres, vagues de peau aux crêtes bordées de cramoisi, émergeait le bout noir du haut de la barre de chocolat.

C'était le premier sexe féminin que je voyais d'aussi près. Il me fascinait. Je me mis un peu en travers sur le lit, pour l'examiner, m'appuyant sur le haut des cuisses de madame la comtesse ; je la sentis frémir. Je ne pus m'empêcher de flatter du bout des doigts le haut de l'antre avant de les glisser dans la fente pour aller chercher le chocolat. Sa main m'arrêta.

« Pas les doigts, Schatzli ! La langue. Lèche-le ! »

Je marquai un temps d'arrêt. De l'entre-cuisse s'exhalait un parfum étrange : un mélange subtil de suri, de salé, d'eau de

Cologne à la lavande et, çà et là, entre deux reniflées, l'odeur à fois amère et sucrée du chocolat. Puis, je risquai d'abord la pointe de la langue : le délice des dieux avait déjà molli et se creusa sous la lapée. J'entendis un soupir. La saveur du chocolat se mélangea à celle de la peau mouillée que j'avais léchée au passage...

Une bouffée subite d'exaltation et de fièvre m'envahit. Soudain j'étais un autre. J'écartai les lèvres avec mes doigts pour découvrir les muqueuses blanches et rosies, luisantes autour de la barre. Ici et là, des taches de chocolat : même un tout petit pois à demi recouvert par un auvent en peau en était maculé. Je plongeai la tête, langue en avant...

Il n'y avait plus de madame la comtesse, ni même de chocolat, mais plutôt une fête, rythmée par les gémissements étouffés « Oh si ! Oh si ! Schatzzzzli » qui scandaient les sursauts des deux colonnes blanches plaquées sur mes oreilles. Je vivais la fureur du moment présent. Soudain les colonnes me broyèrent la tête tandis que le corps se tordait et deux mains repoussèrent mes épaules. Tout en reprenant mon souffle, un peu hébété, en glissant sur le côté, j'eus soudain une vision : la comtesse, encore plus nue à cause de ces volants de jupon qui lui servaient de corolle, transformant ainsi en fleur son sexe cramoisi, avait la même expression d'abandon que la femme de l'esquisse.

Allongé sur le dos, les yeux fermés, je me demandais ce qui m'arrivait quand sa voix proche me dit : « *Das war wunderbar*³, petit Henri... » Puis deux lèvres se posèrent sur ma joue tandis que des doigts déboutonnaient ma braguette. D'instinct je me raidis. « N'aie pas peur, petit Henri, c'est à moi de lécher petit chat. » Ma « zigounette » raidie baigna tout d'un coup dans un monde tiède, humide et chaud, lissé par une vague de soie. Un gros morceau de chocolat au lait fut poussé dans ma bouche.

Pour la première fois, j'entrais au Paradis...

3. « C'était merveilleux. »

C'était il y a soixante ans. Ou à peu près. À notre âge, on arrondit le décompte des ans : le temps raccourcit.

Je suis un vieux beau, Dieu merci en santé, enfin comme on peut l'être quand on a l'âge que j'ai. Je suis à la retraite, seul mais pas abandonné. Si ma femme et mes enfants sont partis vers d'autres vies, célibataire par obligation je vis heureux. J'entretiens ma maison minutieusement comme le vieux garçon que je suis devenu, et le reste du temps je fais du bénévolat pour m'oublier à travers les autres. Cinq jours par semaine, je suis homme de compagnie, soit sur place, soit pour des sorties, pour ces dames du Manoir de l'âge d'or. Ces dames m'apprécient : j'ai gardé ma faconde et j'ai vécu, le plus souvent, dans un monde qu'elles ont entraperçu : ancien journaliste, j'en ai des choses à raconter !

Je suis, comme elles disent : « un vieux cochon » : Dieu merci, je bande encore tous les jours et j'ai encore l'envie de faire l'amour ! Pas toujours simultanément mais... Ces dames aussi, pour la plupart ont l'âme à la truie. Mais aux yeux des autres, les personnes âgées sont asexuées : tout se passe en catimini. Le plaisir souvent cherche son passé, tant il a peu d'avenir.

Tous les troisièmes mercredis du mois, c'est le jour de Germaine.

Après ma douche, je me tamponne d'eau de lavande. Feu le mari de Germaine, qui était routier, lui avait rapporté après deux mois d'absence un flacon d'eau de Cologne Roger et Gallet : le soir même, après en avoir mis, elle avait connu l'orgasme de sa vie. Je me parfume par respect pour sa nostalgie. Je revêts les habits de mon personnage : pantalon de tergal sport, toujours un peu froissé — le repassage n'est pas mon fort ! — veste de suède patinée. Seule concession à la mode : chemise blanche à col ouvert. À la vérité, j'ai toujours haï les cravates : l'âge m'en a délivré. Et puis, on est tellement plus à l'aise quand... Mais chut ! Chaque chose en son temps !

J'achète un petit bouquet de fleurs chez l'épicier coréen en face du Manoir. Par rite et par amitié. M. Sung et moi

échangeons les fleurs et l'argent avec civilité. Nous nous quittons avec solennité, le buste incliné : « Au revoir, monsieur Sung ! » « Bonne journée, monsieur Melcier ! »

La cérémonie est commencée.

Au Manoir on m'accueille avec aménité. Tout le monde me connaît, je suis un peu de la famille. On y sait mes habitudes, mon horaire et mon calendrier, même si, ici, tout se fait dans le non-dit. On ne parle que du passé, quelquefois de l'immédiat, souvent décomposé... J'ai la complicité tacite du personnel soignant : il arrive parfois que M^{me} Grandbois, l'infirmière-chef, me croise dans le couloir ou l'ascenseur : « Bonjour, monsieur Mercier ! Vous allez chez M^{me} Germaine ? Elle a congé d'activités ! Germaine va être contente ! Vos visites lui font tant de bien ! Oh ! à propos, quand vous partirez de chez Germaine, pourriez-vous faire un saut chez Rosalie ? Je sais que ce n'est pas son jour, mais ça ne va pas très fort. Un p'tit bonjour de votre part... Enfin si vous pouvez... »

Malgré une hanche engourdie par l'arthrose, Germaine aujourd'hui s'est pomponnée. La coiffeuse est venue lui arranger les cheveux, cachant le gris dans le blanc. Un peu de fond de teint pour adoucir ce qui ne peut être estompé, un peu (trop) de mascara pour souligner le peu qui reste de cils et de sourcils, un peu de rouge tendre pour foncer les lèvres blanchies et pincées. Autour du cou, ses perles de culture. Son buste plantureux gonfle un chemisier blanc garni de dentelles au cou et aux poignets. Longue et plissé, une ample jupe noire lui arrive à mi-mollet.

Après la bise et le merci pour les fleurs (« Comme elles sont jolies, dit-elle chaque fois. Mais il ne fallait pas ! »), on s'enquiert de nos santé. « Comment allez-vous ? Qu'avez-vous vu cette semaine ? » Le rite veut qu'on se vouvoie pour commencer.

Puis Germaine, à grand-peine, se lève, fait chauffer l'eau sur son petit réchaud, puis ébouillante le thé dans une théière en porcelaine anglaise à la glaçure craquelée. Se rassied, se cale avec volupté dans son fauteuil et me pousse à rêver. Peu à peu je lui

raconte ce monde, proche d'elle et pourtant inconnu, qu'elle a souvent côtoyé mais n'a jamais vu que dans *Photo-Vedettes*, *Télé-radiomonde* ou *Échos-Vedettes*.

Entre deux gorgées d'orange pekoe, je me revois dans une chambre haute de plafond, aux rideaux dorés de l'hôtel Ritz-Carlton. Je parle à Elizabeth Taylor, à demi couchée sur son canapé — elle est tellement fatiguée! —; le haut de ses seins rebondit sur le bord du décolleté. Richard Burton, l'air buté, boit du whisky dans une tasse à café... Les folles nuits où l'on piétinait avec les stars du moment sur la piste à frotti-frotta de la Sexe-Machine, entre deux bouteilles de Dom Pérignon, au son de Little Richard ou d'Otis Redding. Je ne sais plus ce que j'invente ou restitue ou modifie: l'amour est triste un soir de pluie et pourtant devient poésie quelques milliers de nuits après. Mon récit nous fascine...

Tôt ou tard Germaine, détendue dans ce monde enchanté, me demande d'abord d'un ton qui se veut anodin: « Est-il vrai que... » Puis, par petites touches, elle insiste pour que je lui conte mes conquêtes. Elle, dont la vie sexuelle se résume à deux instants oubliés, un mari qui l'enclouait sur la table ou sur le lit, le samedi entre deux périodes de hockey, et une dizaine de princes charmants hantant le bout de ses doigts, regrette le temps perdu et envie celui que j'ai vécu. Dans le récit de mes nuits agitées, elle tente de retrouver la trace de ses fantasmes.

Petit à petit, tandis que l'on communique dans la mélodie de mes ardeurs passées, les torsos se gonflent, les extrémités commencent à picoter. On n'est plus ici et maintenant mais dans le pays imaginaire où tout peut recommencer. Soudain le silence se fait, on redescend sur terre. Nous ne sommes plus que deux vieillards opprimés, face à face, dont la main droite, à leur insu, se creuse un sillon au milieu du giron. À mi-chemin entre le souvenir et le désir.

Germaine, arquée dans son fauteuil, plisse les yeux derrière ses lunettes en fixant ma main en creux qui palpite autour de ma braguette, remonte insensiblement sa jupe empoignée par

ses doigts crispés presque sans le faire exprès. Enfin elle prononce la phrase clé : « Avant, fais-moi minette ! »

Quand je me retrouve agenouillé entre ses cuisses écartées, je rajeunis. À voir ces deux grandes lèvres fripées entourant une entrée rosie, bordées çà et là par quelques rares poils gris, je m'attends presque, le temps d'un regret (Ah ! où sont ces odeurs alcalines qui me faisaient durcir ? Ça sent l'alun et le bain moussant), à entendre la voix de madame la comtesse me commander : « Lèche-le, Schatzli ! » J'écarte entre mes pouces le capuchon qui recouvre un clitoris dont la grosseur démontre qu'il est un petit gâté et je m'y mets.

Germaine halète puis gémit, poussant de petits cris de souris. Par plaisir et par défi : ici les murs sont presque en papier, on entend tout ce qui se crie dans la pièce à côté. Il n'est pas mauvais que la ou les voisines (venues par curiosité) l'envient. Je ne suis pas contre la publicité : la jalousie au lit est un puissant stimulant. Mais c'est une autre histoire...

Soudain ses deux mains plaquent ma nuque comme pour l'enfourner. J'étouffe entre ses cuisses qui tressautent. Alors, à tâtons, j'embroché son œillet avec mon majeur. Un sursaut, une clameur, la délivrance, elle s'effondre apaisée, laissant perler une trace de mousse de la vulve cramoisie. « Tu me feras mourir de joie, une de ces fois... » Me prenant par le haut du bras : « Lève-toi ! » Moi, je pourrais bien m'arrêter là, mon plaisir est pris dans ma tête et je ploie à moitié. Mais... Germaine, la langue pointant entre les lèvres, se penche vers moi, une main sur mes fesses, l'autre sur la forme qu'elle pétrit. « Il faut le laver, dit-elle, avant de le mettre au nid. » Alors pendant qu'elle défait ma braguette, sans qu'elle s'en aperçoive, je sors de ma poche un bout de chocolat, le glisse sous ma langue. Et je bande....